

A Montauban, l'enfer selon Anne et Patrick Poirier

CRITIQUE | Le Musée Ingres-Bourdelle propose dans ses sous-sols plusieurs installations du couple d'artistes qui porte, à travers ses œuvres, un regard inquiet sur le monde.

À la fin des années 1960, Anne et Patrick Poirier faisaient des vestiges du port d'Ostia Antica et d'autres ruines romaines leurs sujets. Leurs œuvres semblaient détachées de l'actualité de la création et du monde contemporain, où la griserie technique était à son comble. Apollo 11 venait de se poser sur la Lune, preuve de la toute-puissance du progrès. Rappeler la fragilité des entreprises les plus grandioses, c'était alors prendre l'époque à rebours. Un demi-siècle plus tard, quand la pensée de l'effondrement de la civilisation tourne à l'obsession générale, il est tentant de prêter à leurs premiers travaux une qualité prophétique.

Les plus récents sont plus inquiétants et explicitement accusateurs, proches d'un tragique que les deux artistes n'avaient encore pas poussé jusqu'à une violence si crue. Ils ont pour cela, dans le cadre de l'exposition « Un miroir du monde », pris possession des étages inférieurs du Musée Ingres-Bourdelle, à Montauban, voûtes médiévales que l'on atteint par un escalier monumental. On aurait pu s'attendre à ce que les Poirier, qui sont passés, comme Jean-Auguste-Dominique Ingres, par la Villa Médicis et ont comme lui la passion de l'Antiquité classique, tirent parti de ces connivences. C'est très peu le cas, à l'exception d'une allusion ironique à *La Source* (1856), d'Ingres.

Corbeaux empaillés

Une deuxième pièce se nomme *Les Corbeaux du Prince Noir*, lequel Prince Noir – Edouard de Woodstock (1330-1376) – était le fils du roi d'Angleterre Edouard III et reste dans l'histoire comme un des pires massacreurs de la guerre de Cent Ans, particulièrement en Aquitaine et en Guyenne. Il fit construire à Montauban un château, dont il reste ces salles gothiques, qui portent son nom. Les Poirier dédient une œuvre funèbre à cet adepte de la terreur : les murs sont masqués de panneaux noirs, en haut desquels des corbeaux empaillés sont posés. Ils tiennent dans leurs becs des bouts de papier, porteurs de mauvaises nouvelles pour aujourd'hui, par exemple la montée des eaux.

Un étage plus bas s'ouvre la plus vaste des salles, haute et profonde, dont les Poirier ont fait une vision infernale. Le sol est recouvert de panneaux réfléchissants. Quelques autres corbeaux et vestiges antiques y sont placés, que l'on ne voit pas d'abord, car le regard est saisi par l'inscription, lettres de néon blanc environnées d'un halo écarlate : « *Ha oui, vous pouvez parler de PARADIS, vous qui déshonorez la TERRE!* » Une citation extraite de *Walden ou la Vie dans les bois* (« *Walden ; or, life in the woods* », 1854), de Henry David Thoreau (1817-1862), philosophe et poète américain.

Thoreau n'a cessé de dénoncer l'esclavagisme, la cupidité et le sort fait aux populations indiennes. Outre *Walden*, appel à renouer avec une vie naturelle, il est aussi l'auteur d'un traité intitulé *La Désobéissance civile* (« *On the Duty of Civil disobedience* », 1849), titre fort actuel. Sa malédiction se reflète dans les miroirs au sol et prend possession de l'espace. Elle est encadrée de quatre mots en lettres bleues qui s'accordent à elle : « Silence », « Chronos », « Rêves », « Oubli ». Une composition musicale de Guillaume

